

lement lema-
est ouvert

esimportations
me et d'Hiver

ains : Robes de maison,
Robes, Cordés, Henrietta,
Estamine, Serge ferme,
Costumes, Meltons, à cotes
pour Robes avec des-
de famille, Ecosais,
rains, Surahs, Bengales,
Perfections et Pongee,
Joutines et Pluches de

MANTEAUX D'AUTOMNE
MANTEAUX D'AUTOMNE
MANTEAUX D'AUTOMNE
MANTEAUX D'AUTOMNE

en les voir.

en mains : Nouveaux
de voyage, Couvertes de
sables, nappes en toile de
dinettes de Table, dessus de
de plateaux, essuie-
tâtes d'oreillers, cotons,
de couleurs et blancs,
fortifiables, serviettes pour
e, blanches, grises, rouges
de fantaisie.

nd assortiment de

TERIE ET DE GANTS

ous savons que tous nos prix
Toujours de Nouvelles Mar-
ce magasin qui ne s'abem-

ANDONS AU PUBLIC, UNE
VISITE

Murphy & Cie.

68 Rue Sparks.

PARFUMS ESS, UNIZA SULLIQUES
PRÉSENTÉS SOUS FORME DE BRANDES (12 OUBLES DE LOUJOUSES)
Il suffit de froter légèrement les objets pour les parfumer
(la Peau, le Linge, Papier à Lettres, etc.)
L. LEGRAND
Fournisseur de la Cour de Russie
10, rue de Valenciennes, PARIS
BOULEVARD DE LA VILLE ROYALE, PARIS
Se recueillir dans toutes les principales Pharmacies, Pâtisseries, Drogueries et Épiceries.
REVUE FRANÇAISE DE LA PAIX DE CATALUNNE ILLUSTRÉE

l'arsenal et d'autres
attendaient. En ce mo-
ment, de vaisseau
igne de Ire classe pa-
le pont du torpilleur
ni du 56. Et Kara-
peine vu l'enseigne
tomber à la renverse,
renseignement pris d'un
ens canons, plâtrés
se servent d'amarre ;
ya en bagayant :
Mon Dieu ! Est ce que
boule ?

ait semblé soudain
venir devant lui le der-
s de Trévenec, le mal-
suidé qui dormait
à la ce niètré du petit
aré de sa femme.

iers et les ingénieurs
aient, les uns sur les
autres sur un lar-
vapeur : tous allaient
à leurs dernières manœ-
vres dernières expériences
des deux torpilleurs
inter Cherbouurg, une
malité ; car ils étaient
admis depuis
mois et déjà désigné
le part à l'exécution
Le 54 avait embar-
passagers et traversait le
radeau ne voyait plus
de d'os.

la alors le 56 ; et son
contracta légèrement.
d'une voix anière :
de Montmoran !
du lieutenant du vais-
mandait le second
Il ne pouvait s'em-
reconnaître que le
de Montmoran était
arin, mais il lui était
d'aimer un membre
mille. C. n'était pas
la famille de Mont-
n'était pas la faute de
Il ne les aimait pas,
l'explication, car il
n'aurait pas fallu lui
l'explication, car il
ne se répondit, et cela
dans une grande coe

(Continuer)

Publié par la Cie. d'Imp.

JOURNAL QUOTIDIEN

414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT

LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville \$ 4.00

Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Rédaction.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA

Edition Hebdomadaire du Journal

LE CANADA

ABONNEMENT

Un An en Ville \$ 2.00

Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 197

OTTAWA, MARDI 22 SEPTEMBRE 1891

LE NUMERO 2 CENTS

Le parti catholique

S'il est vrai de dire qu'il y a chez un grand nombre de catholiques, en France, une volonté bien arrêtée de séparer leurs intérêts de ceux des partis monarchiques, il est non moins vrai de remarquer qu'il leur est fort difficile de s'organiser en véritable parti politique.

L'adhésion retentissante du cardinal Laviegrie a disposé les esprits à ne plus faire du renversement de la République, l'œuvre primordiale des catholiques. Mais le cardinal Laviegrie s'est borné à des conseils; il n'a rien organisé.

L'Union de la France chrétienne, fondée sous les auspices de S. Em. le cardinal archevêque de Paris, est une tentative un peu plus accentuée, mais bien timide encore, semble-t-il d'organisation des catholiques en parti distinct de l'ancien parti conservateur.

Plus hardie, plus franche, plus énergiquement décidée à la lutte a paru l'entreprise de Mgr Fava, qu'il a appelée, lui, de son vrai nom de parti catholique. Mais Mgr Fava ne s'est occupé jusqu'ici que de son diocèse. Et il est à peu près certain aujourd'hui que son exemple, destiné à provoquer de nombreux imitateurs dans l'épiscopat, sera peu suivi.

L'homme qui avait conçu l'idée de créer en France un parti catholique belge ou allemand, M. le chanoine Brette, on peut bien le nommer, aujourd'hui, puisque son nom est dans tous les journaux, est obligé d'abandonner son entreprise à peine ébauchée.

Un communiqué de l'archevêché provoqué par la publication, dans le *Siccle* d'une circulaire de M. le chanoine Brette, dont certains journaux s'étaient servis pour rendre solidaire de son entreprise tout le chapitre métropolitain, annonce que le chapitre n'est pour rien dans cette circulaire, que son auteur l'avait adressée à tous les curés de canton de France de sa propre initiative et qu'il n'y avait jamais été autorisé par personne.

Il est très intéressant d'observer de M. l'abbé Brette lui-même des explications détaillées sur son entreprise. Et nous nous sommes rendus auprès de lui. Nous l'avons trouvé très calme et souriant comme d'habitude, mais si momentanément résolu aussi à ne rien dire.

—Je n'ai aucune explication à fournir nous a-t-il dit. Dès que ma circulaire destinée à demorer confidentielle et adressée de mon propre mouvement a été divulguée par les journaux, S. Em. le cardinal s'est réservé de diriger les débats qu'elle pourrait soulever. Vous avez vu, par le communiqué adressé de l'archevêché aux journaux religieux, en quelle forme le cardinal a délégué la responsabilité de son chapitre que je n'ai du reste jamais songé à engager dans cette affaire. Maintenant, je n'ai qu'à me tenir tranquille.

—Mais pourtant...
—Il n'y a pas de mais. Nous ne devons nous faire dans le clergé, comme dans l'armée, que le respect de la hiérarchie et de la discipline ; c'est une nécessité.

Et avec une noblesse souriante et pleine de bienveillance, M. l'abbé Brette nous fait comprendre qu'insister le déboulait.

Nous avons eu heureusement la bonne fortune de rencontrer un ami intime de l'abbé Brette, très initié à tous les dessous de son entreprise, chargé de hautes fonctions dans le clergé de Paris et qui, sur notre promesse de ne pas le nommer a bien voulu nous renseigner complètement.

L'organisation politique qui se rapprocherait le plus du parti catholique telle que le conçoit M. l'abbé Brette, nous a dit notre éminent interlocuteur, celle qui, par la netteté de son programme et par l'énergie de son action exprime le mieux, malgré quelques nuances de formes, le groupement qu'il rêvait, c'est l'organisation électorale préparée par Mgr Fava dans son diocèse.

Le manifeste de Mgr Fava, qui a eu un tout autre retentissement que celui de l'Union de la France chré-

tienne, je puis bien vous le dire, ne fut publié que d'accord avec M. l'abbé Brette. C'était le premier coup de clairon destiné à sonner le ralliement des catholiques, et il deva être suivi de beaucoup d'autres, qui probablement n'éclateront pas. Il y a exactement six mois que M. l'abbé Brette travaillait assidûment à la création de l'action électorale proposée dans sa circulaire. Il devait d'abord publier une brochure pour attirer l'attention sur cette question. Cette brochure ne parut pas. Mais les idées fondamentales en furent exposées dans une conversation qu'eut avec lui, il y a quelques mois, un rédacteur de l'ÉCLAIR.

Un peu après, l'abbé Brette se décida à consulter directement les curés doyens. C'est alors que leur adressa la fameuse circulaire confidentielle tombée entre les mains de M. le député Barthou et publiée par lui, en partie, dans le *Siccle*.

Il n'est pas inutile de dire ici que l'abbé Brette ne laissa rien ignorer de ses projets à ses supérieurs hiérarchiques. Sans l'encourager ouvertement, le cardinal ne le détourna pas non plus de son entreprise. Il faut croire même que le cardinal ne trouva pas trop mauvaises les idées du chanoine, puisqu'avant même que l'abbé Brette n'eût déposé ses plans par aucun acte public, S. Em. Eminence provoqua la fondation de l'Union Chrétienne.

Ce ne fut pas sans une certaine surprise qu'on vit, dans le monde religieux, Mgr Richard s'occuper ainsi ouvertement de politique. Son esprit circonspect, timoré même, ne paraissait pas doué des qualités nécessaires à mener au succès une aussi aventureuse entreprise que celle de donner aux catholiques conscience de leurs droits et de leurs devoirs, en face des injustices de leurs adversaires. De même qu'il a obligé rigoureusement un prédicateur célèbre à cesser définitivement des conférences très goûtées, Mgr Richard a-t-il voulu indirectement faire sentir à M. l'abbé Brette qu'il trouva désagréable le rôle déployé en dehors de sa propre direction ?

Toujours est-il que celui-ci est au jourd'hui résigné à ne pas pousser plus loin l'œuvre qu'il avait tentée. Mais revenons à la circulaire. M. l'abbé Brette, comme beaucoup d'ecclésiastiques distingués, est persuadé que les catholiques pourraient, s'ils le voulaient bien, imposer au gouvernement l'abrogation de lois qu'ils ne peuvent raisonnablement accepter. Mais il sait aussi qu'à part d'honorables exceptions, il n'y a guère d'hommes dans l'épiscopat français assez énergiques pour engager ouvertement la lutte. On nous choisit aujourd'hui des évêques trop manifestement au des sous de la taille. C'est pourquoi, il voulait éviter l'intervention directe des évêques dans la lutte électorale à préparer. Il n'ignorait pas du reste l'indifférence prudente, ni même l'hostilité qu'il rencontrerait auprès de certains d'entre eux. Néanmoins, il était de son devoir de les prévenir de ses intentions.

C'est ce qu'il fit dans une lettre où il leur exposait son plan. Si tous ceux, à qui il s'adressa ne lui répondirent pas avec enthousiasme, aucun ne lui adressa non plus de désapprobation ouverte. Et il lança alors sa circulaire à tous les curés de canton, les priant de le renseigner sur les chances que pouvait rencontrer la création du parti catholique et sur les concours qui pourraient se présenter.

Bien qu'ils fussent déjà avertis du but poursuivi, quelques évêques s'offusquèrent de voir un simple prêtre se mettre en rapport avec leur clergé et tenter de vouloir lui donner une direction politique, en dehors de leur propre autorité l'un d'eux, qui occupe un siège important dans la région de l'Est, le même qui vient, dans un mandement joint à l'Encyclopédie du Pape sur la *Condition des Ouvriers*, de présenter les instructions pontificales comme une condamnation des doctrines de M. de Mun, fit interdire à ses prêtres, par sa *Semaine Religieuse*, de répondre aux questions de l'abbé Brette. Ce petit fait, relaté en son temps par les journaux religieux, ne fut pas relevé et passa inaperçu.

Dependant l'immense majorité des prêtres bénéficiaires répandit une

milliers de lettres arrivèrent approuvant avec des atténuations diverses la formation d'un parti catholique et faisant espérer des dévouements actifs pour le succès de l'œuvre. Tout allait donc pour le mieux. Il n'y avait qu'à se mettre à l'œuvre.

Afin d'éviter aux évêques des démonstrations ouvertes auxquelles ils répugnaient, l'abbé Brette ne leur aurait demandé que leur direction purement consultative et l'autorisation d'agir librement, lui, dans leurs diocèses : des prêtres dans la plupart des cas, il n'eût attendu que l'appui moral de leur grande autorité sur les populations, et il eût confié le plus possible l'action à des laïques dévoués choisis avec soin parmi les hommes non encore compromis dans les luttes d'aucun parti.

Il délivrait ainsi le parti catholique de toutes compromissions avec les anciens partis monarchiques ; il provoquait la mise en lumière d'hommes nouveaux dont le nom n'eût autorisé aucune défiance au sujet de la sincérité de leur adhésion à la forme actuelle du gouvernement ; il laissait aux évêques la faculté de se tenir dans la réserve qu'il leur plaît ordinairement de garder, et il se serait mis lui-même résolument en avant, avec d'autres prêtres de sa trempe, beaucoup plus nombreux qu'on ne croit, tout disposés de risquer l'amende et la prison. Ce plan aurait paru trop audacieux, puisqu'il n'a été exécuté jusqu'ici que dans le diocèse de Grenoble et que l'Union chrétienne est venue se mettre en travers.

—Et vous pensez que l'Union chrétienne n'aura pas les mêmes résultats ? Il me semble cependant que son programme revendique à peu près les mêmes droits que le parti catholique.

—Sans doute le programme est à peu près identique, mais quelle différence entre l'allure juvénile et pleine d'ardeur qu'aurait eu le Parti catholique et les déclarations embarrassées, vagues, anodines de l'Union chrétienne ! On n'a qu'à comparer l'accueil fait par les partisans du laïcisme aux manifestes du comité de Mgr Richard et aux instructions de Mgr Fava, qui marchent d'accord avec M. l'abbé Brette. Autant l'action réalisée par Mgr Fava sent la bataille et prépare des responsabilités à ceux qui le suivent, autant l'Union chrétienne prend soin de ne pas braver que les choses et redoute de soulever des mécontentements chez nos adversaires. C'est de la prudence, sans doute. Il y a le Concordat qu'on ne peut dénoncer. Ah ! si vous saviez comme les prêtres clairvoyants en font bon marché du Concordat !

Et notre interlocuteur, s'apercevant de son embarras, s'arrêta un instant, se demandant avec une nuance d'inquiétude, s'il n'en a pas trop dit.

—C'est que, voyez vous, il y a de quoi vous mettre hors de vous de songer que, dans un pays comme la France, qui fait vivre d'innombrables bonnes œuvres, qui a donné plus de cent millions pour la création d'écoles chrétiennes libres, les catholiques ne peuvent pas être les maîtres chez eux !

Ah ! si nous avions un chef ! Lorsque Windthorst voulut créer, en Allemagne, le parti catholique, il se heurta, comme l'abbé Brette, à la défiance des évêques. Mais il n'était retenu par aucune gêne disciplinaire ; il passa outre, et le succès lui vint. Les évêques, éclairés par les résultats obtenus, ne tardèrent pas à se ranger à ses côtés dans la lutte. On les jeta en prison avec des centaines de prêtres, c'est vrai. Mais du fond de leurs cachots, ils l'ont fait captuler.

—Voyez, nous dit l'éminent ecclésiastique en manière de conclusion, nous manquons trop d'évêques décidés à aller en prison. Voilà pourquoi, faute de chefs, l'action catholique demeure impuissante.

PAUL HAYOUT.

Un jeune chasseur disait que le lièvre est le plus poltroi des animaux.

—Soit, répond un vieux Nemrod. Mais je voudrais savoir ce que vous feriez à sa place, si vous aviez ses jambes et pas de fusil !

Lohengrin à Paris

Quelles que doivent être les destinées de *Lohengrin* à l'Opéra de Paris, il nous a paru intéressant de rechercher aujourd'hui quel fut à Paris, il y a quarante et un ans, l'écho de la représentation de Weimar et comment le public français fut renseigné sur le nouvel opéra de Richard Wagner.

Wagner était venu à Paris une première fois en 1839 ; il y avait séjourné trois ans. Mais il avait mené alors la vie la plus misérable et la plus obscure, éconduit par les directeurs de théâtre à qui il proposait tour à tour *Rienzi* et *la Notice de Palerne*, un opéra comique de jeunesse, rebuffé par les éditeurs à qui il apportait des sonates et qui lui demandaient des galops, condamné, pour vivre, à réduire pour le piano la partition de la *Favorite*, à mettre en musique des rondes de vaudeville et à écrire des articles de critique pour la *Revue et Gazette musicale* de Schlesinger. Plus tard, quand ses premiers ouvrages, *Rienzi* et *le Hollandais volant*, eurent été joués en Allemagne, Berlioz fut, je crois, le seul à le signaler aux Français dans une lettre à Ernst publiée par le *Journal des Débats* (12 septembre 1843). Mais le nom de Wagner n'en était pas moins ignoré en France. Car, lors de la première représentation du *Tannhauser* à Dresde, en 1845, voici les deux notes que je copie dans les correspondances du *Journal des Débats* : « Au Théâtre Royal allemand de notre capitale, on travaille activement à la mise en scène d'un opéra en cinq actes ayant pour titre *Tannhauser* et dont la musique est de M. Robert Wagner, élève de l'illustre Meyerbeer et premier maître de chapelle du roi. Tous les décors de ce piece ont été exécutés à Paris. »

Puis, quelques jours après la représentation : « Cette nouvelle œuvre de M. Wagner a été accueillie par notre public avec le plus grand enthousiasme. L'auteur a été appelé sur la scène après chaque acte, et lorsque le spectacle a été fini, tous les membres de l'orchestre et plus de deux cents jeunes gens se sont rendus processionnellement, chacun d'un flambeau, à la maison où demeure M. Wagner, et ils ont exécuté sous les croisées de ce lieu une composition une sérénade composée de morceaux choisis dans ses ouvrages et dans ceux de M. Meyerbeer. »

En 1846, Berlioz ouvrit à Liszt le feu le ton des *Débats* et inséra une notice complète et très exacte analysée du poème de *Tannhauser* que lui avait adressé l'ami de Richard Wagner. Enfin, quand *Lohengrin* parut, ce fut encore Liszt qui, à la même place, se chargea d'en donner la nouvelle en France. Mais ce n'est pas la copie de l'article de Liszt, nous trouvons les impressions d'un autre témoin de la première représentation : Gérard de Nerval.

Le 25 août 1850, commençait à Weimar de grandes fêtes pour célébrer la mémoire de Herder. Ces fêtes coïncidaient avec l'anniversaire de Goethe, de Nerval, qui voyageait alors en Allemagne et se rendait à Berlin, se détourna de sa route et vint à Weimar. Il n'était point tout à fait un étranger dans la ville de Goethe ; car, à dix huit ans, il avait publié une traduction de *Faust* en prose et en vers, traduction à propos de laquelle le fidèle Eckermann avait rapporté l' anecdote suivante :

« Goethe avait pris en main la dernière traduction française de son *Faust* par Gérard, qu'il feuilletait et paraissait lire de temps à autre ; « De singulières idées, disait-il me pas » sent par la tête, quand j'ai pensé qu'il se livre se fait valoir dans une « langue, sur laquelle Voltaire a régné il y a cinquante ans. » Goethe fit l'éloge de ce travail : « Je n'aime plus lire le *Faust* en allemand, ajouta-t-il ; mais, dans cette traduction française, tout agit de nouveau avec fraîcheur et vivacité. »

Muni de la recommandation posthume de Goethe, Gérard de Nerval ne pouvait que trouver bon accueil à Weimar. Tout le monde lui fit fête.

De Weimar, Gérard envoya quel-

ques lettres à la *Presse*. Elle furent depuis, sous le titre de *Souvenirs de Thuringe*, insérées dans *Lorenley*, un recueil de notes et d'études sur l'Allemagne. Ce sont quelques pages d'agréables impressions de voyage. On y trouve un joli tableau de Weimar et des fêtes de Herder avec les défilés de corporations, les processions d'enfants « vêtus de blanc et couronnés de chêne ». Puis Gérard conte ses pèlerinages à la maison de Goethe, où il fait la rencontre de la jeune princesse Marie de Prusse ; à la maison de Schiller, où Liszt joue des mains de la duchesse Amélie, etc... Nous sommes assez disposés à railler tout ce bric à brac de bibelots et de hardes. Mais, en Allemagne, personne ne songe à sourire de cette dévotion puérile. Je me souviens qu'à Dresde, où l'on conserve les chaussures du « grand philosophe Kant », je fut émerveillé de la mine respectueuse des Allemands en contemplation devant ces débris desavates. En Allemagne, la mémoire des grands hommes, toujours exposée aux injures furibondes des professeurs, est à l'abri du ricanement des badauds...

Revenons à *Lohengrin*. Ce fut le 28 août, jour de l'anniversaire spécial de Goethe, que fut représenté l'opéra de Richard Wagner. Liszt dirigeait l'orchestre, et, lorsqu'il entra, les artistes lui remitrent « un bâton de mesure en argent ciselé, entouré d'une inscription analogue à la circonstance. » Wagner, exilé d'Allemagne, n'assistait pas à la représentation.

Gérard de Nerval donne du sujet de *Lohengrin* un résumé très sommaire et assez inexact ; mais il le termine par une remarque judicieuse dont il faudrait bien faire leur profit les écrivains français qui s'étaient en plaisantant sur l'étranger des fables et des légendes traitées par Richard Wagner : « En France, on comprendrait *Barbe Bleue* ou *Peau d'Âne* ; il est donc inutile de nous étonner. » Sur le poème, voici son opinion : « A travers d'un contestable beauté poétique, le public a trouvé des longueurs qui ont parfois refroidi l'effet de l'ouvrage. » Quand à la musique « elle est très remarquable, et sera de plus en plus appréciée aux représentations suivantes. C'est un talent original et hardi qui se révèle à l'Allemagne et qui n'a dit encore que ses premiers mots. On a reproché à M. Wagner d'avoir donné trop d'importance aux instruments et d'avoir, comme disait Grétry, mis le piédestal sur la scène et la statue dans l'orchestre ; mais cela a tenu sans doute au caractère de son poème, qui imprime à l'ouvrage la forme d'un drame lyrique plutôt que celle d'un opéra. » Tout cela, comme on le voit, n'est pas mal jugé.

L'article adressé par Liszt au *Journal des Débats*, était encore plus élogieux.

Lui aussi raconte les fêtes de Herder, l'inauguration de la statue du grand philosophe, l'exécution du *Prométhée enchaîné*, « scènes dramatiques » de Herder (musiques de Liszt), puis il décrit les souvenirs entassés dans le petit salon bien de la maison de Herder, et il n'a garde d'oublier « le bonnet de nuit que Madame la grande duchesse Amélie avait brodé de ses mains, comme un témoignage de sa profonde sympathie pour les doctrines de son illustre maître. »

Sur *Lohengrin*, il se borne à des considérations générales, mais qui présentent un vif intérêt, car c'est, je crois, le premier exposé du système dramatique de M. Richard Wagner en langue française. « Wagner, dit Liszt, dépasse les idées de Gluck sur l'union intime de la musique et du drame... Un système nouveau doit remplacer désormais les habitudes routinières qui défrayaient à cette heure encore nos tragédies, nos comédies, nos vaudevilles, nos opéras... Wagner est inconsciemment un des premiers harmonistes de nos jours, un de ceux qui possèdent les plus merveilleux secrets de l'instrumentation et qui ont enrichi la musique des plus belles conceptions mélodiques, et pourtant,

ce musicien Wagner ne veut point que, dans l'alliance que le théâtre établit entre la poésie et la musique, cette dernière empiète en quoi que ce soit sur les droits de sa sœur. Il les soumet l'une et l'autre aux exigences du drame ; il veut que chacune d'elles apporte sa part de toute puissance à l'impression que le public doit ressentir si complète, si entière, si abondante que l'esprit le plus prévenu pour la musique et le plus enthousiaste pour la poésie ne puisse distinguer, en fin de compte, auquel des arts employés dans ce drame il est principalement redevable de son émotion, de ses larmes, de ses extases... La représentation de *Lohengrin* est un événement pour la musique allemande et comme l'expression durable de tout un système nouveau qui sera peut être une révolution. »

Voilà ce que, en 1850, le public français savait de *Lohengrin* et de Wagner. Quelques mois après les articles de Gérard de Nerval et de Liszt, on exécuta dans un concert, à Paris, l'ouverture du *Tannhauser* ; le lendemain, un critique compétent écrivait : « Cette musique a fait son temps », et, en 1852, Fétis proclamait solennellement que Wagner avait « supprimé la mélodie ». Quant à nous plus tard, nous ne sommes guère plus avancés.

ce qu'il est enfin, on ne lui en demande pas davantage.

Nous, les pillages des missions ont une autre cause que le fanatisme, et la voici : des dominiques qui leur sont concédés les prêtres et les pasteurs veulent faire de petits États dans l'Etat ; et leur semble que tout converti est devenu leur sujet, tout n'est plus justiciable que d'eux seuls et ils s'imaginent de transformer leurs tentes, leurs maisons et leurs écoles à l'imitation de ce qui se passait au moyen âge, en qui d'astile pour ceux de leurs prosélytes qui ont commis des délits et même des crimes de droit public. De là des conflits avec les autorités locales, qui ne veulent pas céder (surtout à des étrangers) une parcelle de leur pouvoir. Ces préfets, ces maires, ces juges n'admettent pas, et ils ont raison, qu'il suffît à un criminel d'être chrétien pour échapper à la loi de son pays. Ils le déclarent : le missionnaire discute, ergote, refuse de rendre l'accusé, puis le cache. Le chef de la police donne l'ordre de s'en saisir *marcu mitiairi*, à tout prix. Les têtes se montent, la haine séculaire contre les *barbares* se réveille, le refus des Européens de se soumettre aux lois d'un pays, où ils vivent devenu un ou rage, se mène à être prêt à pécher en eau trouble possèdent à la violence, un envahit de force la mission, qui recèle peut être seulement un voleur de poules, et voilà la guerre allumée !

Neuf fois sur dix, les choses commencent ainsi. Pendant mon séjour en Chine, j'ai été souvent témoin des mêmes faits produisant les mêmes résultats. Un entre autres. Un jour, les autorités de Canton ordonnèrent de visiter, en rade de Whampoa, un navire allemand dont les matelots avaient promené ostensiblement dans les rues des objets obscènes ; le capitaine de ce bâtiment refusa de recevoir à son bord le mandarin chargé de l'enquête, et alla même jusqu'à injurier, et il s'en fallut de peu qu'une conflagration générale ne fût la conséquence immédiate de cette fantaisie érotique, que protégeait si patriotiquement le vertueux officier allemand.

Quant à ce qui se produit en Chine en ce moment, c'est bien autre chose, il est vrai, et il est possible qu'il s'agisse en réalité d'un soulèvement armé du vieux parti chinois contre la dynastie manchoue, qui occupe le trône ; mais une fois de plus la religion n'y est pour rien, je puis vous affirmer que la franc-maçonnerie chinoise qui, sous les dénominations du *Lyra d'Est* et du *Vénus-Phar Blanc*, forme une armée redoutable de bandits, se soucie comme d'une vieille mandarine des croyances de ceux qu'elle assassine et pille, en saisissant toutes les occasions que leur offre, dans le meilleur but du monde, mais maladroitemment, les missionnaires, catholiques ou protestants.

C'est là, le plus souvent, la vérité vraie sur les massacres des chrétiens dans le Céleste Empire.

RENÉ DE PORT-JESU.

Deux invalides, dont l'un a un nez d'argent et dont l'autre a un nez de cuivre, se promènent sur l'Esplanade.

— Passe une jeune fleuriste, des plus affrolantes.

— Ah ! dit, en soupirant, l'invalidé sans nez, à l'invalidé au nez d'argent, ah ! si j'avais ton physique !

Les Chinois ne repoussent du christianisme que ce qui est contraire au principe déplorable établi par Lao Tseu :

« Le peuple doit être laissé dans l'ignorance, car l'instruction développe ses désirs et enfante les troubles, en semant des idées fausses. » Et la preuve de cette indifférence, vous la trouverez à Paris même : le successeur de Tchong Ki Tong à l'ambassade chinoise, M. Tchong, est catholique ; on le rencontre fréquemment conduisant à l'église Saint Honoré d'Eylau sa fille, charmante et gaie enfant d'une douzaine d'années. Or, M. Tchong ne sera jamais inquiété, parce que ses chefs le verraient avec un nez de souci, juif, musulman, bouddhiste, protestant ou athée. Pourvu qu'il soit patriote fidèle, fonctionnaire intègre, diplomate habile et discret ;

ce qu'il est enfin, on ne lui en demande pas davantage.

Nous, les pillages des missions ont une autre cause que le fanatisme, et la voici : des dominiques qui leur sont concédés les prêtres et les pasteurs veulent faire de petits États dans l'Etat ; et leur semble que tout converti est devenu leur sujet, tout n'est plus justiciable que d'eux seuls et ils s'imaginent de transformer leurs tentes, leurs maisons et leurs écoles à l'imitation de ce qui se passait au moyen âge, en qui d'astile pour ceux de leurs prosélytes qui ont commis des délits et même des crimes de droit public. De là des conflits avec les autorités locales, qui ne veulent pas céder (surtout à des étrangers) une parcelle de leur pouvoir. Ces préfets, ces maires, ces juges n'admettent pas, et ils ont raison, qu'il suffît à un criminel d'être chrétien pour échapper à la loi de son pays. Ils le déclarent : le missionnaire discute, ergote, refuse de rendre l'accusé, puis le cache. Le chef de la police donne l'ordre de s'en saisir *marcu mitiairi*, à tout prix. Les têtes se montent, la haine séculaire contre les *barbares* se réveille, le refus des Européens de se soumettre aux lois d'un pays, où ils vivent devenu un ou rage, se mène à être prêt à pécher en eau trouble possèdent à la violence, un envahit de force la mission, qui recèle peut être seulement un voleur de poules, et voilà la guerre allumée !

Neuf fois sur dix, les choses commencent ainsi. Pendant mon séjour en Chine, j'ai été souvent témoin des mêmes faits produisant les mêmes résultats. Un entre autres. Un jour, les autorités de Canton ordonnèrent de visiter, en rade de Whampoa, un navire allemand dont les matelots avaient promené ostensiblement dans les rues des objets obscènes ; le capitaine de ce bâtiment refusa de recevoir à son bord le mandarin chargé de l'enquête, et alla même jusqu'à injurier, et il s'en fallut de peu qu'une conflagration générale ne fût la conséquence immédiate de cette fantaisie érotique, que protégeait si patriotiquement le vertueux officier allemand.

Quant à ce qui se produit en Chine en ce moment, c'est bien autre chose, il est vrai, et il est possible qu'il s'agisse en réalité d'un soulèvement armé du vieux parti chinois contre la dynastie manchoue, qui occupe le trône ; mais une fois de plus la religion n'y est pour rien, je puis vous affirmer que la franc-maçonnerie chinoise qui, sous les dénominations du *Lyra d'Est* et du *Vénus-Phar Blanc*, forme une armée redoutable de bandits, se soucie comme d'une vieille mandarine des croyances de ceux qu'elle assassine et pille, en saisissant toutes les occasions que leur offre, dans le meilleur but du monde, mais maladroitemment, les missionnaires, catholiques ou protestants.

C'est là, le plus souvent, la vérité vraie sur les massacres des chrétiens dans le Céleste Empire.

RENÉ DE PORT-JESU.

Deux invalides, dont l'un a un nez d'argent et dont l'autre a un nez de cuivre, se promènent sur l'Esplanade.

— Passe une jeune fleuriste, des plus affrolantes.

— Ah ! dit, en soupirant, l'invalidé sans nez, à l'invalidé au nez d'argent, ah ! si j'avais ton physique !

Les Chinois ne repoussent du christianisme que ce qui est contraire au principe déplorable établi par Lao Tseu :

« Le peuple doit être laissé dans l'ignorance, car l'instruction développe ses désirs et enfante les troubles, en semant des idées fausses. » Et la preuve de cette indifférence, vous la trouverez à Paris même : le successeur de Tchong Ki Tong à l'ambassade chinoise, M. Tchong, est catholique ; on le rencontre fréquemment conduisant à l'église Saint Honoré d'Eylau sa fille, charmante et gaie enfant d'une douzaine d'années. Or, M. Tchong ne sera jamais inquiété, parce que ses chefs le verraient avec un nez de souci, juif, musulman, bouddhiste, protestant ou athée. Pourvu qu'il soit patriote fidèle, fonctionnaire intègre, diplomate habile et discret ;

ce qu'il est enfin, on ne lui en demande pas davantage.

Nous, les pillages des missions ont une autre cause que le fanatisme, et la voici : des dominiques qui leur sont concédés les prêtres et les pasteurs veulent faire de petits États dans l'Etat ; et leur semble que tout converti est devenu leur sujet, tout n'est plus justiciable que d'eux seuls et ils s'imaginent de transformer leurs tentes, leurs maisons et leurs écoles à l'imitation de ce qui se passait au moyen âge, en qui d'astile pour ceux de leurs prosélytes qui ont commis des délits et même des crimes de droit public. De